

ensuite, soumis les uns et les autres à toutes sortes d'entreprises désagréables.

Mais que fit-il ? D'abord, il prescrivit à sa moitié de recevoir le galant, le lendemain, comme à l'ordinaire, et l'initia à son plan de vengeance, qu'elle promit de mener à bonne fin. Ce plan grave consistait à faire à l'époux volage plus ample connaissance avec l'appartement.

Lorsqu'on aime quelqu'un, on aime jusque à ses mouchoirs de poche, puisque les amoureux pratiquent le libre échange de cet article si indispensable au bien-être social.

M. Sticknobilis, en vrai maniaque amoureux, aimait donc toutes les pièces de l'appartement de la dame de ses pensées, et il trouvait insupportable de n'être pas admis à franchir le cercle des relations officielles qui se nouent et se dénouent tout entières au salon, comme on sait. Il brûlait donc du désir d'embrasser de son regard d'autres pièces moins froides que ce glacial salon. Ce désir devait amener sa perte.

Le lendemain donc, Sticknobilis arriva, comme l'avant-veille, comme toujours, après avoir vu de ses yeux passer, dans la personne du mari, le cerbere conjugal de la maison de son adorée, — autre expression plate, mais imposée par les circonstances. Il trouva madame pimpante, souriante, jolie, et crût même remarquer à certaines petites allures de coquetterie ravissante, que la victoire n'est jamais revêche aux vaillants et aux femmes.

M. Sticknobilis fut vaillant, à sa façon, et versa aux pieds de la jeune femme des flots de tendresse caressante. C'est alors que devait commencer, comme vous pensez bien, l'exécution du noir complot tramé contre lui.

Madame joue la faiblesse ; monsieur n'a rien de plus pressé que de prendre la jeune femme dans ses bras et de l'accabler de doux noms. Tout-à-coup : pif ! paf ! pan ! à la porte de la chambre.

Et la femme de s'écrier :

— Dieu ! c'est mon mari, vite, dans cette armoire..... Sticknobilis ne se le fit pas dire deux fois. Il s'enfonça dans le meuble de famille, dont la porte est vivement refermée.

Le mari entre alors, comme vous l'imaginez toujours, suivi d'une paire de charretiers auxquels il confie l'armoire, en disant « portez ce meuble chez madame Sticknobilis, avec mes compliments. »

L'armoire fut chargée, descendue et voiturée avec toute la délicatesse que l'on reconnaît aux charretiers. Aussi n'est-ce pas trop dire que d'affirmer que le malheureux captif fut ballotté en tous sens, et assommé à tous les coins de son véhicule étrange.

Les chemins de fer déraillent quelque fois, mais les armoires ne déraillent jamais. Les chaudières de bateaux-à-vapeur font quelque fois explosion ; il est inouï qu'un armoire ait jamais sauté en l'air.

Aussi n'y eût-il ni déraillement ni explosion dans le trajet, sans doute à la confusion de Sticknobilis qui devait compter sur un accident pour refaire sa position ; partie saine et sauve d'où l'on sait, l'armoire arriva chez Sticknobilis dans un état parfait de conservation.

Ce qui arrive ensuite, ai-je besoin de vous le retracer. Certes, je comprends qu'une femme soit heureuse lorsqu'elle voit poindre au seuil de son appartement une belle armoire en acajou, ou en bois de rose ; mais quel ne doit pas être son désenchantement lorsqu'en entr'ouvrant ce meuble, elle y voit surgir tout-à-coup la figure de son mari, pâle, fiévreuse, horrible d'anxiété et d'angoisse.

D'abord toute femme sait bien que l'homme n'a pas été mis en société pour courir la prétentaine dans les armoires, à l'instar des souris et des rats.

Sticknobilis, remis de ses terreurs, aura sans doute voulu persuader à sa femme qu'il venait de faire là un petit voyage d'agrément tout à fait enchanteur, mais je suis bien sûr que sa femme ne se sera pas laissée prendre à ce piège grossier.

Certainement, on peut dire à sa femme : — Cher ange, c'est bien simple ce qui m'arrive là. J'étais sur la rue, une armoire passe, j'y monte, et me voilà.....

On peut le dire, mais la femme ne vous croira pas. Et elle aura raison ; car, on peut poser en thèse générale qu'un homme qui arrive chez sa femme dans une armoire sans chapeau comme sans paletot, par-dessus le marché est suspect.

Comme je n'étais pas là, je ne puis dire si la scène des larmes d'une part, et des protestations d'autre part, fût longue, mais je suppose qu'elle le fut. Et maintenant, mon opinion sur tout ceci, c'est que, comme mode de locomotion, les armoires resteront toujours au-dessous des bateaux à vapeur et des chemins à lisses de fer ou de bois.

L'HOTEL DE NIORRES.

Suite.

— Parce que je viens d'apprendre encore une nouvelle désastreuse pour MM. Renneville et d'Herbois ; je suis sur le coup.

— Quelle nouvelle ? fit Gervais en se penchant en avant.

— Figurez-vous, dit confidentiellement l'employé, que ces deux insensés, car je ne puis les qualifier autrement, ont, pour emprunter une somme dont ils avaient un besoin absolu, engagé les biens qui devraient être leurs propriétés après leurs mariages avec Mmes de Niorres. Or, comme celles-ci n'ont rien, il est évident que ces biens engagés ne peuvent être que ceux provenant de l'héritage qu'est en train de leur procurer une effroyable série de crimes !

— Quand je disais qu'ils étaient coupables ! fit M. Gorain d'un air triomphant.

— Il est certain que ce fait que je viens d'apprendre, ajouta M. Roger, peut devenir contre eux une preuve morale accablante ; aussi cette malheureuse nouvelle m'a-t-elle foudroyé ! Je suis sûr que je n'en dormirai pas de la nuit ! Pour moi je vous dirai que je les crois encore plus malheureux que coupables.....

— Enfin, ils sont l'un et l'autre, dit M. Gervais.

M. Roger ne répondit pas, mais il poussa un profond soupir.

— Tenez ! reprit-il, ne parlons plus de cette affaire-là ! mon cœur saigne. Je suis enchanté de vous avoir rencontrés tous deux ce soir. Ce sera une aimable distraction pour moi.....

— Au fait ! dit M. Gorain, je croyais que vous deviez rester à Versailles ?

— Monsieur m'a envoyé à Paris.

— Pour une affaire grave, sans doute ? fit M. Gervais en clignant de l'œil.

— Oh ! dit M. Roger avec une insouciance affectée, une affaire que vous connaissez presque aussi bien que moi. Il s'agit du teinturier Bernard et de sa fille.

— Bernard ! dit M. Gorain ; nous allons tout à l'heure chez lui avec M. Fouché, vous savez, celui qui a diné avec nous ? un ami de M. Danton, mon locataire.

— Ah ! oui..... je me rappelle.....

— Est-ce que vous avez des nouvelles de la jolie mignonne ? demanda M. Gervais.

— Oui et non, répondit l'employé du ministère de la maison du roi. Ah ! cette affaire me préoccupe vivement !

— Cela se conçoit, dit M. Gorain.

— Vous comprenez, continua M. Roger après un moment de silence, tandis que ses deux auditeurs, dont la curiosité paraissait vivement excitée, s'accoudaient sur la table pour être à même de mieux entendre, vous comprenez que monseigneur, qui porte un si vif intérêt à tout ce qui touche les sujets de Sa Majesté, a été très-affecté par cette lamentable histoire. De sorte que Monseigneur m'a fait appeler ce soir après vous avoir quittés, et m'a demandé les renseignements les plus circonstanciés à l'égard de l'enlèvement de la jolie mignonne.

— Mais, fit observer M. Gorain, je pensais que Mgr. le ministre avait à ses ordres le lieutenant de police, et que, par conséquent.....

— Sans doute, interrompit l'employé ; seulement, il ne s'agit pas ici d'une calamité publique, il s'agit d'intérêts privés, et la police n'a pas la main assez délicate pour toucher, sans blesser, à ses sortes d'événements. C'est pourquoi Monseigneur avait voulu, qu'en dehors de ce que peut faire M. Lenoir, je m'occupasse de ce qui se passait chez le pauvre teinturier.

— Ah ! très-bien ! fit M. Gorain en ayant l'air de comprendre.

— Donc, j'avais dû obéir, et je me suis immiscé jusqu'ici le plus complètement possible dans l'aventure.

— Et ? dit M. Gervais en voyant Roger faire une pause.

— Et, ma foi ! la chose m'a paru fort grave. Je crains que Bernard n'ait suivi jusqu'ici une mauvaise voie en faisant tant de bruit.

— Cependant, ce malheureux père avait bien le droit.....

— Eh ! interrompit M. Roger, a-t-il réussi ?

— Non !

— Eh bien, alors ?

— Monsieur a parfaitement raison, fit observer M. Gervais.

— D'ailleurs, continua M. Roger en baissant la voix, tous les cris seraient désormais inutiles, car.....

— L'enfant est mort ? interrompit M. Gorain.

— Je ne dis pas cela, mais je crois..... je suis certain même, que la jolie mignonne ne doit jamais revoir ses parents.

— Elle a donc bien décidément été enlevée ?

— Oui !

— Et par qui, mon Dieu ?

— Chut ! dit vivement l'employé. Il s'agit d'un secret d'Etat ; chercher à l'approfondir serait risquer la Bastille.

— La Bastille ! fit M. Gorain en frissonnant.

— La Bastille ! répéta M. Gervais sur le même ton.

— Qu'il vous suffise de savoir que cette affaire, poussée trop loin, pourrait occasionner la guerre avec la Prusse.

— La guerre avec la Prusse ! s'écria M. Gorain en ouvrant des yeux énormes. Quoi ! l'enlèvement de la jolie mignonne.....

— Secret d'Etat, vous dis-je.

— Mon Dieu ! que la politique est une chose extraordinaire, dit Gervais en levant les bras au ciel.

— Moi, je n'y comprends rien ! dit naïvement le propriétaire.

IV.—Le secret d'Etat.

— C'est pourtant bien simple, répondit l'employé. La jolie mignonne a été enlevée par une espèce de Bohémienne.

— Je m'en doutais ! interrompit M. Gervais.

— Cette Bohémienne a agi pour le compte, d'un grand seigneur étranger, lequel avait besoin d'un enfant du même âge et du même sexe que la fille du teinturier. Vous comprenez ?

— Parfaitement.

— Or, ce grand seigneur est sujet de S. M. le roi de Prusse.

— Du grand Frédéric ?

— Oui, lequel n'a pas pour habitude de badiner quand il est question de ses droits. Or la petite fille et le grand seigneur sont à cette heure dans les environs de Berlin, et la Bohémienne a quitté le royaume avant que l'on pût la prendre.

— C'est fort intéressant tout cela, savez-vous, dit M. Gervais en secouant la tête avec un mouvement admiratif.

— Poursuivre le grand seigneur sur le territoire prussien est donc positivement impossible, continua M. Roger. Le roi, qui l'affectionne vivement, ne le souffrirait pas, et, d'autre part, il serait en sûreté en Russie ou en Pologne avant qu'on pût l'atteindre.

— Mais la jolie mignonne ?

— Oh ! elle est parfaitement heureuse.....

— Quelle bonne nouvelle je vais rapporter là à Bernard ! s'écria M. Gorain. Et quand, tout à l'heure, M. Fouché, l'ami de M. Danton, mon locataire, apprendra tout cela, c'est lui qui sera étonné.

— Chut ! fit M. Roger.

— Comment ? demanda M. Gorain avec étonnement.

— Il ne faut rien dire !

— Bah !

— L'employé fit un geste décelant la contrariété la plus vive.

— Tenez ! messieurs, dit-il en faisant mine de se lever, je suis on ne peut plus désolé de ce qui vient de se passer !.....

— Quoi donc ? demanda M. Gervais.

— Je m'en veux beaucoup, croyez-le ! C'est bien mal reconnaître la gracieuse amabilité que vous m'avez témoignée.....

— Comment cela ? dit M. Gorain avec une vague inquiétude.

— J'ai eu tort, grand tort ! Serez-vous assez généreux pour me pardonner jamais ?

— Mais, quoi donc ?

— Moi, à votre place, je n'aurais peut-être pas cette bonté.

— Quelle bonté ? dit M. Gorain. Par la grâce de Dieu ! parlez donc, cher monsieur ! Qu'est-ce que vous avez fait ?

— Une vilaine action, je le répète, répondit M. Roger dont les réticences inexplicables mettaient depuis un moment les deux auditeurs à la torture.

— Une vilaine action ! répéta M. Gervais en pâlisant. Qu'est-ce que c'est ?

— En me laissant aller à vous confier la vérité à propos de cette affaire, dit l'employé, je viens tout simplement d'ouvrir à deux battants devant vous les portes de la Bastille !

— Les portes de la Bastille ! murmurèrent les deux bourgeois en regardant M. Roger avec des yeux égarés.

— Eh oui ! les portes de la Bastille, qui se refermeraient à jamais sur vous !

— Mais, fit observer M. Gervais, qui, de pâle qu'il était, devenait vert, mais nous n'avons rien fait.

— Mais vous ferez quelque chose !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que nous ferons donc ?

— Comprenez-moi bien. Ce que je viens de vous dire n'était connu jusqu'ici que du roi, du comte de Breteuil et de votre serviteur. Or, Sa Majesté a ordonné le plus profond mystère. Monseigneur ne dira donc rien, moi non plus..... Si la chose se divulguait aujourd'hui, on ne pourrait s'en prendre qu'à vous. A mon retour auprès de Monseigneur, je vais être obligé de lui rendre compte de mon imprudence..... vos noms seront pris, vous serez probablement surveillés, et à la moindre indiscretion.....

— Mais nous ne dirons rien, n'est-ce pas, Gervais ? fit M. Gorain en tremblant de peur.

— Bouche close ! ajouta l'autre bourgeois en frémissant.

— Alors, de cette façon vous pourrez éviter le danger suspendu sur vos têtes.

— Nous n'en parlerons même pas à nos femmes !..

— Surtout à vos femmes ! insista M. Roger.

— Moi, dit M. Gervais, on me couperait plutôt en quatre que de me faire dire un mot.

— Moi de même, ajouta M. Gorain.

— N'importe ! dit l'employé. Vous serez discrets, j'en suis sûr, mais je n'en suis pas moins désolé de vous avoir mis dans cette triste situation.....

— Le fait est que j'aurais préféré ne rien savoir, fit M. Gorain en joignant les mains.

— C'est votre mine à tous deux qui m'a inspiré confiance..... et puis votre nom, monsieur Gorain, si honorablement répandu dans la bourgeoisie que le prévôt des marchands s'occupe de vous..... Ah ! c'est bien fâcheux. Je suis réellement désolé, je le répète, et je voudrais être à même de réparer.....

Une idée ! fit tout à coup M. Roger en s'interrompant. Pour me prouver que vous ne me gardez pas rancune, laissez-moi vous être agréable.

— Comment cela ? demanda le bourgeois avec un empressement qui n'était pas cependant exempt de défiance.

— C'est la Saint-Roch le mois prochain.....

— Le 16 août ! interrompit M. Gorain, dont le cœur se prit à palpiter.

— Permettez-moi de vous faire nommer échevin.

— Moi ! s'écria le bourgeois avec une émotion qu'il ne chercha pas à dissimuler.

— De cette façon, continua l'employé, vous serez agréable à M. le prévôt, qui désire votre nomination, ainsi que je vous l'ai dit, vous me procurerez l'honneur de vous servir, et j'aurai, moi, la satisfaction d'avoir investi d'une charge importante l'un des hommes les plus estimables de la capitale du royaume.

— Mon Dieu !... mon cher monsieur... balbutia M. Gorain, qui oubliait la Bastille pour ne plus songer qu'à l'honneur qui lui était offert, je... croyait bien... en vérité.....

M. Gervais faisait la grimace. Il ne voyait rien luire comme compensation du danger qu'il courait.

M. Roger s'aperçut de cette expression de dépit, peut-être même s'y attendait-il et voulait-il la provoquer, car il se tourna gracieusement vers le second bourgeois.

— La seconde charge d'échevin n'est plus disponible, dit-il de l'air le plus aimable. Monseigneur en a disposé d'avance ; mais, cher monsieur Gervais, s'il me faut attendre jusqu'à l'année prochaine pour vous obliger, croyez que j'ai une mémoire excellente. En attendant vous êtes dans le commerce ?

— Bonnetier en gros, répartit M. Gervais.

— Si le titre de fournisseur du ministère de la maison du roi pouvait être utile ?.....

— Fournisseur du ministère de la maison du roi ! s'écria le bonnetier. Je pourrais faire écrire cela sur ma boutique ?

— Dès que je vous en aurai fait expédier le brevet..... que vous aurez avant quinze jours.

— Ah ! cher monsieur, vous me comblez !

— C'est le ciel qui vous a amené vers nous ! ajouta le futur échevin.

— Ah ! ah ! fit M. Roger en riant, vous oubliez la Bastille !

— Bah ! dit M. Gervais, puisque nous ne parlerons pas, nous ne risquons rien.

— Pourrais-je faire mettre un écusson au-dessus de ma porte, avec les armoiries de Monseigneur ? demanda M. Gervais.

— Mais je n'y vois nul inconvénient.

— Mes voisins en mourront de jalousie !

— Ma femme sera folle de joie ! ajouta M. Gorain.

— Donc, c'est bien convenu, reprit M. Roger ; vous serez échevin dans six semaines, M. Gorain ; vous dans un an, monsieur Gervais, et avant quinze jours vous aurez votre brevet de fournisseur..... par conséquent vous m'avez pardonné ?

— C'est-à-dire que nous vous remercions de tout notre cœur ! dit le bonnetier.

— Vous viendrez souper chez moi cette semaine ? ajouta M. Gervais.

— Bien volontiers, un jour que mes occupations me le permettront. Seulement, rappelez-vous qu'à la moindre indiscretion..... La Bastille !.....

— Brrr ! fit M. Gervais, soyez tranquille !

— Dormez sur vos deux oreilles, ajouta M. Gorain.

— Et quand vous verrez Bernard.....

— Ah oui ! interrompit M. Gorain ; que faudra-t-il lui dire ?

— Vous l'engagerez vivement, bien vivement, à oublier cette malheureuse affaire ; vous lui direz de ne faire aucune démarche ; que le ministre se charge de tout ; que leurs Majestés s'intéressent pour lui, et que, pour le distraire de sa douleur et lui donner une sorte de consolation à ses peines, il sera nommé échevin à la Saint-Roch.

— Lui aussi ? fit M. Gorain avec étonnement.

— Oui ; la seconde charge lui est réservée ; c'est pourquoi M. Gervais ne passera que l'année prochaine.

— Très-bien ! je comprends.

— Croyez-vous que cela lui fasse plaisir ?

— Peste ! il serait bien difficile s'il n'était autrement.

— Et, ajouta M. Roger en se penchant encore davantage vers les deux bourgeois, maintenant que vous êtes au courant d'un secret d'Etat, il ne tient plus qu'à vous d'être agréables à Sa Majesté, et qui sait ce qui pourrait résulter d'un service ? De l'échevinage à la prévôté..... il n'y a plus bien loin !

— Un service ! Quel service ? s'écria M. Gervais. Je suis prêt à me faire déchiqueter par Sa Majesté !

— Moi aussi ! dit non moins vivement M. Gorain.

(A continuer.)